

## LUMIÈRE DE L'ABSOLU, OMBRES DE L'INEFFABLE

### DE LA CONNAISSANCE A L'EXPRESSION

Al. TILLMAN (TILMAN-TIMON) (Paris)

#### *I. Quelques difficultés*

Dans une note qui précède la version française de l'étude de Heidegger intitulée *Von Wesen des Grundes*, étude conçue à peu près en même temps que *Was ist Metaphysik ?* et parue en 1929 dans les *Hommages Husserl*, puis séparément<sup>1</sup>, A. Bessey, le traducteur, écrit, entre autres : « Cette traduction est imparfaite. Beaucoup de mots et de rapports verbaux qui sont chez l'auteur poésie, au sens le plus précis du mot, ou déjà révélation, n'ont pas pu être rendus<sup>2</sup>. » Apportant son hommage à l'auteur, le traducteur ajoute modestement : « Aussi bien le présent essai ne veut-il proposer qu'une aide à la lecture de l'original<sup>3</sup>. » Il cite enfin, dans sa traduction, un passage de *Sein und Zeit* (38, 59) où Heidegger lui-même s'adresse au lecteur en ces termes : « Quant à la laideur de l'expression dans les analyses qui vont suivre, qu'on veuille bien remarquer que s'exprimer narrativement sur l'existant est très différent de saisir l'existant dans son être. Pour cette dernière tâche, ajoute Heidegger, manquent plus souvent et les mots et la grammaire<sup>4</sup>. » Que l'on accepte les idées de « poésie » et de « révélation » proposées par le traducteur, que l'on tienne compte de « la laideur de l'expression » dont parle le philosophe, que ce soient les mots et la grammaire qui « manquent le plus souvent » ou qu'il s'agisse là d'un jeu savant exigeant une perspective allant au-delà du commun, avec un langage qui se cherche, dans son désir d'être adéquat, que ce problème soit plus accentué chez Heidegger — comme jadis chez Hegel — que chez d'autres philosophes, le problème

<sup>1</sup> La seconde édition date de 1931, Max Niemeyer, Halle. Le traducteur a eu à sa disposition aussi bien cette édition que l'*editio princeps*. L'étude de HEIDEGGER reste inachevée : par exemple dans l'édition de 1955, Vittorio Klostermann, Frankfurt-am-Main.

<sup>2</sup> Martin HEIDEGGER, *De la nature de la cause* dans les *Recherches philosophiques* publiées par A. KOYRÉ, H.-Ch. PUECH et A. SPAIER, I, 1931-1932, Paris, Boivin & C<sup>ie</sup>. Note du traducteur, p. 83.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

reste — de nombreux autres témoignages l'attestent —, et avec lui, les difficultés dont je rappelle : la difficulté de traduire, de transposer d'une langue dans une autre <sup>1</sup> (l'expérience du traducteur) ; la difficulté, pour les philosophes, d'exprimer les résultats de leurs recherches (l'expérience du Philosophe) ; la difficulté de saisir et d'exprimer les aspects de la réalité dans quelque langue que ce soit et quel que soit le domaine considéré, difficulté toujours présente, si l'on réfléchit un peu et si l'on écarte la « monnaie courante », d'ailleurs très utile, mais où le stéréotype remplace l'élément spontané (l'expérience de l'Homme).

## II. *Le processus*

Esquissons aussi brièvement que possible, afin d'essayer d'expliquer les difficultés ci-dessus mentionnées, ou pour mieux les situer, le « mécanisme » qui nous intéresse ici dégagé de tout « arsenal » métaphysique ou précieux. Lorsque nous entrons en rapport avec le monde extérieur ou intérieur, grâce à la sensation « guide » de notre vie, ainsi que Henri Piéron l'a réaffirmé de nos jours, ou d'une autre manière, c'est pour voir ce qui s'y passe ou ce qui s'y trouve : en un mot, ce qui est. Un premier décalage se produit et il est dû au moins à trois facteurs : le facteur temps <sup>2</sup>, le facteur transmission et le simple fait que se trouvent en présence « ce qui doit être perçu » et celui qui perçoit — *distinguo* qui existe même si ce dernier remplit les deux fonctions (monde intérieur). Ce que nous arrivons à connaître, c'est une sorte de compromis entre ce que l'objet en telle ou telle occurrence nous permet de connaître ou ce que, à l'occasion d'une rencontre avec l'objet, nous pouvons connaître, et d'autre part, ce que nous sommes nous-mêmes capables d'enregistrer avec le spécifique de notre personnalité et les mille nuances que cela suppose. Suit l'interprétation de la connaissance obtenue, elle-même influencée par les permanences et des aléas somato-psychiques, avec des erreurs multiples et les corrections que nous apportons à propos desquelles intervient surtout le critérium de la vérité <sup>3</sup>. Le matériel « capté », vérifié, est ensuite utilisé en vue de notre communication : un nouveau pas est franchi, et en signalant les éléments qui le déterminent, nous pouvons nous rendre compte également de la complexité des opérations citées auparavant, que nous avons à dessein présenté d'une

<sup>1</sup> V. Georges MOUNIN, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, N.R.F., Gallimard, 1963.

<sup>2</sup> Je laisse de côté l'appareil technique, la chronaxie, etc., que je considère connus.

<sup>3</sup> TARSKI observe qu'il n'y a qu'une définition admissible de la vérité : celle qu'on peut en donner par rapport à un système. Or, il n'y a pas de système en général, mais uniquement des systèmes potentiels qui n'ont pas de rapports entre eux. V. A. TARSKI, *Logic, semantics, metamathematics*, Oxford, 1956. Nous ne pouvons pas insister ici sur les conséquences que le point de vue de Tarski pourrait avoir pour notre problème.

manière simplifiée. Ce nouveau pas implique, outre le matériel obtenu, notre choix et nos intentions, le mot qui « couvre » — la parole — et le « lancement » vers l'autre avec lequel tout recommence. A chacune de ces phases du processus, le réel, le véritable — appelons-le comme nous voulons — s'enrichit ou s'appauvrit du point de vue de notre connaissance ; en tout cas, il se transforme, il devient autre chose que ce qu'il est (en lui-même) <sup>1</sup>.

### III. *Le langage, moyen d'expression universel et individuel*

Les besoins de communiquer étant présents, comment nous faire comprendre, comprendre les autres et nous comprendre nous-mêmes sinon à l'aide d'un langage ? Le caractère le plus saillant du langage est peut-être son universalité. Ses formes se retrouvent à partir de la vie la plus simple jusqu'aux formes les plus élevées. D'une limite à l'autre, le langage devient de plus en plus raffiné tout en arrivant à de telles simplifications que la fin semble parfois rejoindre le début — je pense aux étonnements, exclamations, interrogations, etc., dont parlaient déjà les classiques de la philosophie, mais aussi aux rythmes et à leurs ensembles. Les Orientaux ont insisté sur l'importance des attitudes, des postures, des gestes qu'ils ont énumérés et classifiés : ce langage, un peu spécial — d'où les artistes et les thérapeutes ont tant de leçons à tirer — est important, qu'on lui accorde la signification d'un « infra-langage » ou d'un « méta-langage », ce dernier terme mis en relief, entre autres, par Hjelmslev. Quant au langage écrit, qu'il implique des alphabets ou des syllabaires, qu'il soit expliqué logiquement avec l'appui de la morphologie et de la syntaxe<sup>2</sup>, amplifié ou réduit selon les figures de la rhétorique<sup>3</sup> ou rendu plus beau, grâce à la poésie, il reste néanmoins *signe*, comme ce signe primitif sur lequel il se fonde, avant tout. Et c'est ce signe, qu'il soit couché sur le papyrus, ou parlé, qui reste sinon

<sup>1</sup> Dans un article sur la pensée inarticulée (*Philosophical Quarterly*, N° 3, 1963, pp. 165-170), F. G. ASENJO s'est posé la question si toute pensée peut être exprimée à l'aide des concepts et des mots : il a cité à ce propos ce que les psychologues appellent l'expérience de la compréhension immédiate comme d'un acte pur de l'intelligence.

<sup>2</sup> Nous lisons dans la *Grammaire générale et raisonnée... Et plusieurs remarques nouvelles sur la langue française*, A Paris, chez Pierre Le Petit... M.DC.LX... : « ... si la parole est un des plus grands avantages de l'homme, ce ne doit pas être une chose méprisable de posséder cet avantage avec toute la perfection qui convient à l'homme, qui est de n'en avoir pas seulement l'usage, mais d'en pénétrer aussi les raisons, & de faire par science, ce que les autres font seulement par coutume ». (J'ai cité les dernières lignes de la Préface en conservant l'orthographe originale.)

<sup>3</sup> La métaphore, pour prendre un exemple, pose à elle seule d'importants problèmes. J. A. EDIE, *Philosophy and Phenomenological Research*, N° 4, 1963, pp. 538-561, estime que l'emploi de la métaphore est en connexion avec la réorganisation de l'expérience, qu'elle enrichit. Voir également l'article de A. ISENBERG, *Journal of Philosophy*, N° 21, pp. 609-622.

le « *mysterium tremendum et fascinans* » dont parlait Rudolf Otto à propos du sacré, un fait impressionnant, très près de nous et qui nous accompagne depuis le premier moment de notre vie jusqu'à sa fin. Avec la sagacité qui, entre autres traits, caractérise leur ancienne civilisation, les Indiens nous ont montré la valeur de la parole écrite et parlée, en même temps que la valeur de la parole non prononcée par nos lèvres mais pensée ; son rôle est aussi important que celui des paroles sacrées — telles la syllabe « Aum » — puisqu'elle sert aux prières les plus ardentes en même temps que les plus intimes. Si la civilisation occidentale reste attachée à la parole, si le Dieu de la Bible parle à l'homme et le Logos aux philosophes de la Grèce, elle n'ignore pas le silence et son importance : Wordsworth, on se le rappelle, a exprimé dans des vers admirables, cette conception d'un Dieu puissant mais silencieux.

Le langage, pour beau et utile qu'il soit, n'exprime pas d'une manière absolument adéquate, avec une parfaite précision, le réel, bien qu'il essaie souvent de le faire. Universel et à ce titre attribué, suivant une des fictions anthropomorphiques, aux dieux et aux pierres, le langage est en même temps personnel<sup>1</sup> : il reste attaché à notre personnalité et avec des liens qui en font un des plus intimes éléments : aussi pourrait-on dire que chacune de nos paroles transmet une partie de nous-mêmes et comme par une création continuée, nos paroles qui s'en vont, permettent à d'autres d'éclorre.

#### IV. *Signification du langage*

Je ne saurais pas entamer ici les problèmes multiples que posent d'un côté le *langage* propre au divers domaines d'activité théorique ou spirituelle de l'homme ; de l'autre la *langue* qu'ils utilisent dans ces domaines ou dans la vie courante. Je remarquerais seulement que le langage pose des problèmes en rapport avec le progrès de la connaissance, tandis que la langue pose surtout des problèmes linguistiques.

Que le langage reste une des inventions les plus importantes engendrée par nos nécessités de communiquer et d'investiguer, je le veux bien. Mais une fois présent, quels miracles il accomplit, depuis le silence, ce langage implicite, jusqu'au langage le plus abstrait qui est la musique.

Le langage nous révèle-t-il l'absolu ? Je ne crois pas. Il reste un signe. Cependant, il nous sert à approcher l'absolu — ou à conserver l'illusion si importante pour l'homme, qu'il peut l'approcher. L'absolu

<sup>1</sup> Dans son essai intitulé *Privacy* A. J. AYER écrit : « It is not self-contradictory to suppose that someone uninstructed in the use of any existing language makes up a language for himself », A. J. AYER, *Concept of a Person, and Other Essays*, New York, St.-Martin's Press, 1963, p. 44.

n'est pas ce dieu Agni de Keno-upanishad dont Hugo nous a donné dans sa *Légende des siècles* l'idée, et en face duquel la lumière disparaît <sup>1</sup> :

... Lumière je te dis que j'embrasse tout l'être  
Toi-même, entends-tu bien, tu ne peux disparaître  
De mon regard, jamais éclipsé ni déçu !

A peine eut-il parlé qu'elle avait disparu.

L'absolu, tel que nous le concevons, n'obnubile pas la lumière ; il permet à l'homme de la chercher. Et pour ce faire, le langage — et la langue, une de ses formes — est un merveilleux don, en même temps qu'un dangereux appât.

<sup>1</sup> *Suprématie*. Le poème dont il s'agit jouit de l'appréciation de Louis DE LA VALLÉE POUSSIN qui dans un de ses livres en cite un long fragment. Voir pour notre texte l'édition de la *Légende des Siècles* d'André MARTEL, t. I, Paris, 1954, p. 49.